

Le feuilleton : la mère : roman inédit : [suite]

Autor(en): **Meunier, Prosper**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 27

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224002>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Que non !... je me trompe ! J'ai fauché une fois le macaroni au Tessin et fait les regains dans le port d'Ouchy... A part ça, c'est tout !...

L'andain recommencé, il s'écria soudain :

— Charrette !... c'est pas la peine !... poison de bêtes ! Je payerais bien huitante centimes et un kilo de prunes au gaillard qui trouvera moyen d'empoisonner les derbons et les fourmis. Aller travailler avec tous ces monticules.

— Pardi ! vous fauchez seulement trop ras ! Faites comme le fils au juge qui mène sa faux si tellement haut qu'il bêde les fourmilères.

— Ma foi !... au catéchisme, ils devraient bien nous expliquer à quoi ça sert, toutes ces vermines !

— Ils devraient bien nous dire aussi pourquoi il fait une tiède pareille aujourd'hui !... Ma chemise est déjà toute fine trempe...

Malgré les apparences, et l'ardeur du premier zèle tombé, Potterat n'en menait pas large. Il tenait tête à ses adversaires, sans doute, mais dans un raidissement de toute sa volonté. Il fondait sous le soleil, littéralement, à se croire sous un jet d'eau. Deux fois, déjà, il avait resserré la martingale de son pantalon, et pourtant il avait l'impression de flotter dans ses vêtements. Tout d'abord il en plaisanta à part lui : « Ma foi !... si ça continue, je veux demander une réduction sur mon billet de retour, puisque je péserai moitié moins qu'à l'aller... »

Mais le supplice n'en était qu'un début. (A suivre). B. Vallotton.

Une bonne mémoire. — Les époux Bobinot plaignent en divorce et ont fait assigner au procès un vieil ami de la famille à titre de témoin de moralité.

— Vous connaissez les époux Bobinot ? demande le juge enquêteur.

— Parfaitement.

— Etes-vous à même de nous dire depuis quelle date ont commencé les ennuis entre les époux ?

— Oui.

— Alors, depuis quand ?

— Depuis quinze ans.

— Comment depuis quinze ans, c'est impossible !

— Je vous demande pardon, j'en suis sûr, j'étais témoin à leur mariage.



LA MÈRE
Roman inédit.

Buté, Paul secouait la tête comme un enfant qui s'obstine, mais Jeanne savait déjà qu'elle le convaincrerait peu à peu.

— Nous parlerons de ta chère morte, reprit-elle.

— Non, non, jamais, jamais.

— Pourquoi donc ? Au contraire, Paulet, il faut en parler. Maman te dira tout ce qu'elle peut dire.

Se tournant, vers Pierre Dubois, Jeanne ajouta :

— N'est-ce pas, monsieur, vous voulez bien ?

Silencieux, indécis, Paul se laissait bercer par cette chanson de paroles douces. Il ne luttait plus, mais n'avouait pas encore sa défaite. Mme Berger pleurait, assise à l'écart. Pierre Dubois réfléchissait. En une heure, son égoïsme d'homme fort avait subi de successifs assauts. Maintenant, il commençait à entrevoir cet axiome indiscutable. L'effet du geste se propage par ondes circulaires, comme le choc d'une pierre tombant dans l'eau. Les intimes, les proches subissent fortement les résultats immédiats, matériels ou moraux, tandis que les indifférents, les étrangers éprouvent, tout au plus, quelques répercussions affaiblies. Cette vérité, Pierre Dubois ne l'ignorait certainement pas, mais il avait toujours feint

de la méconnaître et passé à côté, sans l'honorer d'aucune attention, afin de jouer avec plus de brutale franchise le jeu de sa vie personnelle.

Ainsi, l'abus lointain d'un droit séculaire, mais inique, sanctionné par l'égoïsme masculin seulement, bouleversait, après de longues années, l'existence d'êtres innocents et compromettait leur bonheur.

Paul se dressa debout et, prenant la main de Jeanne :

— Pauvre Jeannette, fit-il avec un sourire de bébé repentant, pauvre bonne Jeannette. Tout cela m'a brisé. A quoi suis-je bon, maintenant ?

— A être aimé, d'abord... à m'aimer ensuite. C'est bien quelque chose...

Et, envisageant déjà l'avenir avec le superbe optimisme d'un amour sain, et d'une âme robuste, elle voulut parler de leur prochain mariage, hâté si possible et suivi d'un prompt départ. Elle avait des projets, un plan. Quoique profondément chagrinée de quitter le pays, elle riait, cherchant à ramener quelque gaieté dans ce salon devenu morose. Mais Pierre Dubois ne s'y trompa guère. Et très calme, très décidé, il interrompit ce babil :

— Non, Jeanne, non, ma fille. Ça ne vaut rien, moins que rien. Vous resterez tous deux, tous trois. Pourquoi partir ? Je ne veux pas jeter le désarroi parmi vous.

— Mais, observa Jeanne, si Paul préfère...

— Laissez-moi dire, Paul n'a aucune raison de préférer. Ce pays n'a pour lui que de bons souvenirs. Quant aux indiscretions possibles de Porchard, elles importent peu.

Paul murmura :

— C'est un mauvais sire.

— D'accord. Cependant, il n'est pas bête et j'imagine qu'il ne tiendra pas à se créer volontairement des ennemis. Et puis, encore un coup, je n'ai pas à rougir de ce que j'ai fait. Toi non plus, par conséquent.

Ces paroles un peu dures, écho d'un irréductible orgueil, froissèrent Paul qui voulut répondre. Son père ne lui en laissa pas le loisir et continua sans vouloir remarquer l'effet produit.

— Peut-être aurais-je dû te raconter les faits afin d'éviter le choc ? J'ai cru mieux agir en me taisant. J'ai voulu nous éviter, à tous deux, une heure mauvaise. Tu ne peux me juger. Plus tard, comme dit Jeanne, peut-être pourras-tu comprendre. Donc, c'est moi qui dois partir. Non, non, inutile d'insister. C'est décidé. Je cède la place. Ne suis-je pas l'étranger, ici ?

La dernière phrase sonna si tristement que Paul, malgré tout, se sentit ému. Il y avait dans ces quelques mots, le *de profundis* d'une illusion défunte, l'avortement d'un projet, d'un rêve de vieillesse. Et la résignation de l'homme déçu était vraiment lugubre.

Il comprenait mieux que Paul lui-même combien ce garçon souffrirait loin du pays aimé. Les attaches qui retenaient cette âme troublée et sensitive au sol où elle avait vécu, aimé, souffert, étaient autrement solides que les liens très légers dont Pierre avait parfois senti l'étreinte, lorsque, à certaines heures, rares, mais douloureuses, le regret de l'Europe, de Paris, de Lausanne même, l'assaillait en son bureau de la IIIe Avenue. L'exil serait une douleur insupportable pour cet être sans volonté ! Et Pierre Dubois, ne voulant pas imposer une telle souffrance, affirma son intention de partir.

— Jeanne te convaincra sans peine, dit-il. Vous resterez. Aussi bien que ferais-je ici ? C'était un caprice, vois-tu. Je ne saurais m'habituer au repos. Il me faut une vie active, remuante. La contemplation et le rêve ne me conviennent guère. Oh ! je ne dis pas cela pour toi. Je constate ; ni plus, ni moins. Or, comme je ne peux m'occuper ici, je retourne en Amérique.

Il s'interrompit pendant quelques secondes et conclut ensuite comme pour prévenir une insistance polie, mais peu sincère, qui l'eût peut-être engagé à demeurer.

— Voyez-vous, nous n'avons pas la même conception de l'existence. Un jour ou l'autre, nous nous heurterions, et le passé surgirait alors,

de nouveau, inoubliable pour les deux, mais de façons différentes. Je ne saurais transiger.

— Je ne pourrais oublier.

— Tu es le fils. J'étais le mari.

Sa voix était devenue si sombre, son visage si grave que Jeanne en fut peinée ; mais elle comprit aussi que la séparation était nécessaire, momentanément du moins. Sans user de phrases hypocrites pour le retenir, elle vint à son beau-père sincèrement, la main tendue :

— Ces choses sont au-dessus de nous. Le temps les apaisera et vous nous reviendrez.

— J'en doute, mon enfant, mais je te remercie.

Alors, Mme Berger, qui se ressaisissait en l'atmosphère apaisée, eut une idée heureuse :

— Plus tard, pourquoi pas, mon ami ? Dans quelques années, lorsque, autour de nous, s'égaieront de petits visages nouveaux, ne soupçonneront rien, ne demandant rien...

Le banquier sourit.

— ...Et qui, ne sachant rien, dit-il, non sans quelque amertume, n'auront point peur d'un vieux grand-père, n'est-ce pas ?

FIN.

Prosper Meunier.

Bourg-Cinéma-Sonore. — Au Bourg, reprise du film qui fut la révélation du cinéma parlant allemand : L'Ange Bleu. Joseph von Sternberg a véritablement réussi un chef-d'œuvre en mettant en scène « Der blaue Engel », tiré de la fameuse nouvelle de Heinrich Mann, « Der Professor Urnath ». Ce film qui depuis huit mois tient l'affiche au cinéma des Ursulines à Paris, est une œuvre magnifique, d'une profonde humanité et d'une rare justesse d'observation. Emil Jannings a fait du rôle du professeur Rath sa plus belle création. Quant à Marlène Dietrich, elle est tout simplement admirable d'intelligence et de sensualité féminine dans le rôle de Lola, chanteuse cascadeuse de « L'Ange Bleu », café-concert d'une ville maritime. Au programme, les actualités parlantes Fox Movietone et un complément « La Noce ».

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron

SELLERIE
Garniture automobile, harnais neufs
Bâches, couvertures
Travaux en tous genres. Prix modérés

E. BALMAT
Place du Tunnel, 11
LAUSANNE

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Le chic des CHEMISES confectionnées et sur mesure ; sous-vêtements, etc. ; les plus bas prix sont autant d'avantages qui vous conduiront chez

DODILLE
le vrai chemisier-spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

S. Geismar

Chapellerie. Chemiserie.

Confection pour ouvriers.

Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE